

MARC LIEVREMONT

Avec Pierre Ballester

CADRAGES & DÉBORDEMENTS



Éditions
de La Martinière

MARC LIÈVREMONT
Avec Pierre Ballester

CADRAGES & DÉBORDEMENTS

Éditions de la Martinière

ISBN: 978-2-7324-5316-3
© Les Éditions de la Martinière, 2012
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartiniere.com
Dépôt légal : février 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Merci

Je ne tiens pas mes engagements...

Je m'étais promis deux choses : de ne jamais devenir entraîneur... et de ne jamais écrire un livre.

Ne jamais devenir entraîneur : le rugby, ma passion, le fil rouge de ma vie, ne pouvait se décliner qu'en tant qu'acteur, sur le terrain, à me battre avec mes frères de jeu. Cinq ans après l'arrêt brutal sur blessure de ma carrière de rugbyman, ma petite mort, me voilà sélectionneur du XV de France...

Plus tard, alors que les feux médiatiques liés à ma fonction et à l'épanouissement du rugby m'ont projeté, de manière parfois violente, sur le devant de la scène, il m'a été proposé à plusieurs reprises d'écrire un livre.

Jamais !

Et me voilà, le nez sur ma copie, cherchant mes mots pour rédiger cette préface, m'énervant avec Pierre, mon co-auteur, gaucher contrariant, et attachant... comme un sparadrap.

Je n'en voulais pas, de ce bouquin. J'ai d'abord trop de respect envers l'idée que je me fais du livre, de sa noblesse, moi qui ai passé une partie de mon enfance réfugié dans ma chambre à tourner les pages des grands classiques – Hugo, Balzac, Zola, Dumas, Bazin, Dostoïevski... –, à les emmener avec moi jusque dans les toilettes.

Et puis, je n'avais pas envie de faire comme tout le monde ; de profiter d'une notoriété passagère pour gagner un peu de fric, d'écrire de la soupe, de jouer à l'écrivain en me servant d'un « nègre », de galvauder la conception que je me fais de l'accouchement d'un ouvrage, moi qui m'évade depuis toujours à travers eux afin d'échapper au stress, aux contrariétés, et, plus récemment, à la vie en collectivité pendant la Coupe du monde, quand j'étais à la tête d'un staff de dix-huit personnes et de trente sales gosses...

Je n'avais pas non plus envie d'employer le « je » à outrance pour parler d'un jeu dans lequel on a avant tout besoin des autres ; pour évoquer une aventure vécue avec passion et intensité pendant deux mois par une cinquantaine de mecs qui se sont battus ensemble, comme des chiffonniers, pour tenter de concrétiser leur rêve commun, celui d'être champions du monde en Nouvelle-Zélande, au pays des All Blacks.

Si j'ai finalement cédé, ce n'est pas pour régler des comptes mais bien pour raconter cette histoire un peu folle, riche en rebondissements et en émotions contrastées. Jamais je n'aurais cru vivre des moments si forts dans la peau d'un sélectionneur, et je garde au final l'émotion d'une aventure intense en commun qui me rend apaisé et heureux. C'est ma manière d'entrouvrir la porte du vestiaire, sans tout mettre à nu cependant, car il y a des moments, des situations, qui ne doivent être connus que de ceux qui les ont partagés. Comme beaucoup, je retiens les trois matches de la phase finale, mais plus particulièrement les deux derniers qui, à mon sens, résument à quel point un groupe d'hommes peut se transcender ; à quel point aussi ces deux rencontres – la demi-finale remportée au forceps d'un point face aux Gallois, la somptueuse finale perdue d'un autre point contre les Blacks – exhalent la richesse et l'histoire de ce XV de France.

Mon regard sur la Coupe du monde, sur le parcours de notre équipe, est forcément subjectif, mais il a le mérite, je crois, d'être honnête et vécu de l'intérieur.

Pierre Ballester a eu le dernier mot, si je puis dire, pour que j'en écrive les premiers. Pierre est le corédacteur en chef de *Rugby*

Mag, le mensuel de la Fédération française de rugby. Pierre, que j'ai subi pendant quatre ans, qui m'a tanné sans cesse pour que cette écriture commune aboutisse, avait le profil requis : il n'est pas issu du milieu du rugby, ce qui amène une certaine fraîcheur, un certain apaisement dans nos discussions, et c'est un garçon de valeur, engagé, qui va au bout de ses convictions, qui lui ont d'ailleurs coûté sa place de journaliste lorsqu'il défendait la lutte anti-dopage. En somme, ça ne pouvait être que lui.

Cet ouvrage est aussi une opportunité de placer sous la lumière la Fondation Mouvement pour les villages d'enfants (MVE), que la fratrie Lièvremon coparraine avec celle des Dujardin, dont Jean est le benjamin, quand je suis l'aîné côté Lièvremon. Cette association, que j'ai rejointe en 2004, se met en quatre pour venir en aide aux enfants et adolescents maltraités ou traumatisés, en reconstituant les fratries dispersées dans des foyers d'accueil. Les huit Lièvremon ne pouvaient pas rester insensibles à cette action de tous les jours, qui a pour but de les ramener dans un environnement familial sécurisant, avant de les accompagner dans la construction de leurs vies professionnelles.

Au cours de ces quatre années, j'ai été amené à vivre de nombreuses rencontres marquantes, et d'autres qui ont généré un tissu d'amitiés. Avec les quatre frères Dujardin, avec les frères Cantona, avec Grégory Coupet, avec le chanteur Cali, que j'ai retrouvé des années plus tard alors que nous jouions tous les deux, gamins, dans des sélections de jeunes du Roussillon. Nous avons d'ailleurs repris le Rugby Bordel Football Club, une association mélangeant sports et musiques dont les bénéfices sont versés à des œuvres caritatives.

Et comme je ne voulais surtout pas toucher d'argent de ce livre racontant entre autres notre aventure en Nouvelle-Zélande à l'automne dernier, ses bénéfices iront droit dans les caisses de MVE.

Et puis je voulais dire merci.

Ce livre est une manière de répondre à toutes celles et tous ceux qui m'ont témoigné de leur sympathie. Que ce soit par un

sourire, une poignée de main, quelques mots brièvement échangés, et ces courriers qui me sont arrivés. C'est fou comme on a pu m'écrire, notamment lors de mes six derniers mois à la tête du XV de France, quand notre bateau prenait la marée de toutes parts, pas toujours sur les terrains, mais constamment dans les papiers...

Merci à tous, à toutes, vous avez été formidables dans vos encouragements, dans vos messages – « ne lâche pas », « tiens bon », « tu les emmerdes ! » – qui me laissaient entendre que j'étais dans le vrai.

Et merci, bien sûr, à ceux qui m'ont accompagné au plus près depuis toujours, que ce soient ma famille, mes amis, mes anciens coéquipiers... Merci également à Pierre Camou, aux élus, partenaires et salariés de la Fédération, merci à Fabien Pelous et à Philippe Sella, deux monstres sacrés du rugby mais surtout deux personnalités positives, humainement fabuleuses, qui m'ont soutenus en permanence, et un clin d'œil envers Danielle – elle se reconnaîtra –, ma deuxième Maman durant ces quatre années. J'en oublie tellement, qu'ils m'en excusent, mais mon co-auteur me suggère de lui laisser maintenant un peu de place...

Pour finir, j'ai une pensée émue pour mes parents, pour mes sept frères et sœur – Vincent, François, Thomas, Matthieu, Claire, et les jumeaux Pierre et Luc – sans lesquels je ne serais pas vraiment moi-même ; j'adresse également une dédicace à mes éducateurs qui ont balisé mes pas et, à travers eux, à tous ceux qui, semaine après semaine, génération après génération, façonnent des joueurs et des joueuses, avec un état d'esprit précieux en commun, qu'ils accèdent au XV de France ou animent les dimanches.

Plus intimement, et même si ça semble tenir de la commémoration funéraire (!), je tiens à remercier tous les membres de mon staff – Jo, Milou, Did, Gonzalo, David, les deux Julien, Jean-Luc, Lolo, Jean-Phi, Michel, Jean-Mi, Vincent, Lionel, Hervé, Joël, Bernard – qui se sont décarcassés, qui m'ont supporté, pour vivre un souvenir que je vais porter à jamais comme un baluchon dans un coin de ma tête.

CADRAGES & DÉBORDEMENTS

Merci enfin à Isabelle, mon épouse, et à mes trois garçons – Nicolas, Clément, Julien – qui m’apportent l’amour comme l’eau donne vie à la terre.

Merci, merci, merci.

Marc Lièvremont

Chapitre 1

Nuit noire

Je ne sais plus comment ça finit. Je veux dire, ce qui annonce la fin. Le sifflet de l'arbitre, sûrement ; ou peut-être les râles de la foule qui se lève, le ballon qui part dans les tribunes, botté par le n° 9, ou le 10, ou le 175, je m'en fous. En fait, ça fait trois minutes que je sais ; depuis que les Blacks ont récupéré le ballon sur une pénalité tapée en touche, et qu'ils le gardent maintenant dans le ventre chaud de leur paquet d'avants, avançant à petits pas de peur de le chahuter. Ils couvent un œuf Fabergé entre leurs pognes, qu'ils échangeront bientôt contre une Coupe du monde. C'est le jeu. Claque de fin.

Le silence s'est réapproprié le box réservé aux entraîneurs. Derrière le Plexiglas, on y a tempêté, hurlé, et c'est désormais un bocal à poissons rouges. Nos cris ne ricochent plus sur les parois, on se laisse glisser dans les abîmes. Par acquit de conscience, je jette un dernier regard sur la dernière action, comme une bouée prend la mer. C'est fini, d'accord, puisque les Blacks ont le ballon, que le temps réglementaire est maintenant dépassé, que le jeu se stabilise vers la ligne médiane, que les recours sont épuisés. Mes jambes sont coulées dans

du béton, je n'ai pourtant qu'une envie : partir. Partir loin, casser la vitre, foutre le camp avec la marée noire. Mécaniquement, je me soulève ; je ne veux pas voir, je ne veux pas entendre. Je reste malgré tout.

Je ne sais plus si on s'embrasse avec Jo, avec Didier, avec Vincent. Je descends l'escalier qui dégingole vers le vestiaire, glisse dans le dos des journalistes regroupés à l'étage, file dans les douches pour y allumer une clope. Je regarde mes pompes, les murs lisses. Non, en fait, je ne regarde rien, il n'y a plus rien à regarder. Nick et Joseph, deux des officiers de liaison du XV de France, se retrouvent là, eux aussi. Ils sont néo-zélandais ; le premier est le responsable de la sécurité, le second est l'intendant, ils ont la même gueule que la mienne. On partage furtivement les mêmes embrassades.

Je suis censé être sur la pelouse dans l'imminence du protocole, l'interview en direct sur TF1 pour commencer. On m'a briefé sur l'enchaînement du rituel, les remises des trophées, tout ça. Je fume sous la douche. Lentement. J'ai une clope de soixante centimètres, j'aspire, je rejette. Seul ce souffle peut sortir de ma bouche. Je prends ma respiration. Je sais que je dois affronter un quart d'heure à la lumière violente des projecteurs, dans un stade sûrement ivre, face auquel je dois me tenir debout. Un sale quart d'heure, un épouvantable quart d'heure.

Je ne ressens aucune émotion. Je veux dire, aucune émotion qu'un mot peut traduire. Même avec le recul, je suis incapable de la verbaliser. Au terme d'autres matches, d'autres défaites, j'ai habituellement la rage de râler, de crier, de pleurer, mais là, rien. Je me dis juste qu'on ne sera pas champions du monde. Je me le répète, sans violence ni sadisme.

Je sais seulement que je suis dans un état second, comme seul au monde au milieu de soixante mille cris. Tout s'agite au ralenti, les bruits sont diffus, je marche dans de la ouate, je suis tout en kit de réflexes. Je me dirige telle une marionnette sur la droite où m'attend Christian Califano, le micro tout en mollesse comme les montres de Dali, un semblant de sourire en guise d'accroche. « Cali » est touché, touchant, me renvoie sa peine et son affection. L'interview est brève, il le devine bien ; le ton neutre, du moins je le contiens. Je me tourne ensuite vers la gauche, où se tient le trio d'arbitres, à qui je serre la main. J'entrevois leur gêne, la compassion qu'on sert au malheureux qui mendie, au malade incurable, au vaincu qui le restera à jamais. Je m'avance maintenant vers le centre du terrain. Mes joueurs sont dispersés sur la pelouse, les corps désarticulés, les visages dévastés, comme éclatés sur un champ de mines. Morgan Parra me saute aux yeux. Son visage tuméfié raconte la guerre, je serre la main d'un soldat, non, d'un officier, non, d'un maréchal qui a donné son âme puis rendu les armes. J'arrive à faire abstraction de la liesse envahissante, accroche des mains qui se tendent, comme un cordon sanitaire qui défile à l'aveugle. Mes yeux se figent alors sur les pleurs de Lionel Nallet. Un guerrier défiguré par la douleur, une force de la nature traversée par les sanglots. Putain, Nalluche, dis-moi que tu vas te relever !

Je ne sais plus qui, je ne sais pas quoi, j'évite de tourner la tête vers la frénésie des Blacks. D'ailleurs, je n'entends rien, le stade m'est silencieux, étouffé, bâillonné. J'attends juste que ça se passe. Je sais aussi qu'il faut monter sur le podium dressé au centre de l'arène. On est tous là, plus ou moins autour, en grappe, en chagrin, en souffrance. Tout le monde est seul.

Et puis on s'engage au milieu d'une haie d'honneur composée d'officiels, au bout de laquelle Bernard Lapasset m'embrasse avant de me remettre une médaille. Bernard, le président de l'IRB¹, tiré à quatre épingles, celui-là même qui m'avait accueilli en chaussons sur le perron de sa porte, quatre ans plus tôt, quand il était encore à la tête du rugby français. Je vois Imanol embrasser la coupe. Je ne peux pas la toucher, ni même l'effleurer, juste la regarder fixement, la photographier une dernière fois, sans trop savoir ce que je pourrais bien lui dire. Je pense au mail et à sa pièce jointe que m'avait envoyés mon épouse, Isabelle, deux jours plus tôt. Elle avait visité un musée à Auckland dans lequel était exposée la coupe Webb Ellis ; j'avais fait suivre son cliché à tout le staff, avec cette légende : « si loin, si proche... » Je suis en orbite autour du trophée, je m'extrahis de son champ de gravitation, fouille les tribunes du regard pour y chercher les miens, ma femme, mes enfants, pensant un temps à les faire descendre sur le terrain. Mes yeux ne détectent rien, je m'y résigne.

Je suis vide. Je suis un gouffre de vide au fond duquel un torrent de sentiments s'est dissous. La notion de fatalité commence à combler mon apesanteur. Après la hargne, l'espérance, la révolte et la supplication, c'est la dernière étape avant l'acceptation. J'ai envie d'être seul. Je retourne au vestiaire, probablement le premier. J'y fais les cent pas, les mille pas. Je rallume un cerge de cigarette, attrape une bière dans le frigo posé vers le fond du vestiaire, la décapsule sur le tranchant d'une table de massage. Peu à peu, le local se remplit d'ombres, de cliquetis de crampons, de gestes

1. International Rugby Board.

fugaces d'affection, d'affliction. Les joueurs sont abattus, les pas traînants, les têtes lourdes, les joues humides. Certains se congratulent, cherchent une accolade, recherchent un point régressif de réconfort. Tous sont perdus puisqu'on a perdu. Un bout de point qui fait mal, un coup de poing pour le compte. La fin n'en finit plus.

Fabrice Estebanez se prend une bière, vient trinquer avec moi. Petit à petit, des dirigeants entrent à leur tour. Pierre Camou, le président de la Fédération française, s'approche de moi.

– Viens, Pierre, faut que je te dise quelque chose.

On s'isole. Il va pour allumer une cigarette. Je lui tends un briquet.

– Tu ne le reconnais pas ? Rappelle-toi, c'est celui dont tu voulais te débarrasser le 28 juin dernier, au bar du CNR, au premier jour de la préparation, et qui traînait depuis plusieurs jours dans tes poches.

Pierre se souvient, un embryon de sourire au milieu éclaire son visage tout en gravité. Le briquet est siglé « Coupe du monde de football 2010, Afrique du Sud », et, sûrement par superstition, Pierre voulait le jeter. Je l'avais attrapé au vol.

– Je pensais bien te le redonner ce soir, avec une Coupe du monde autour...

Quelques chuchotis lézardent maintenant la léthargie ambiante. Des petits mots de compassion zigzaguent d'un bout à l'autre du vestiaire gonflé d'officiels ; d'autres interfèrent, pointant l'arbitrage, l'injustice au vu du match. Je n'ai surtout pas envie d'entendre ça. Ça tombe bien, il faut qu'on se rende ailleurs avec Thierry Dusautoir, à la conférence de presse, même si c'est passer d'un sacerdoce à un pensum.

Face aux journalistes, je suis toujours dans le brouillard. Je n'ai pas envie d'être là, encore moins qu'à l'habitude. J'entends quelques applaudissements, quelques messages de félicitations adressés à « Titi ». Je ne me souviens plus du rouleau des questions, de la teneur de mes réponses ; à part la dernière ; à celle qui me demande le message que je vais laisser aux joueurs, j'enchaîne avec ce qui résume tous les mots du monde : « Merci. »

Pas de réception, pas de pot d'après-match, rien de la pourtant généreuse hospitalité des Néo-Zélandais, et c'est tant mieux. C'est juste long, interminablement long d'attendre que tout le groupe soit prêt pour grimper dans le bus. Quelques proches meublent le temps en revenant sur le jeu ; on piétine, on tourne en rond. Quelques voix tentent de me dérider, je n'y parviens pas. Je voudrais juste qu'on me foute la paix, une paix que je ne trouve pas. Je me réfugie instinctivement dans la messagerie du téléphone portable, consulte à la volée, retiens des mots empreints de fierté. Et j'oublie tout en m'affalant enfin sur un siège, à l'avant du bus. Un quart d'heure de route dans la nuit noire, éclairée de nombreux gestes amicaux de supporters, des Français, des Néo-Zélandais aussi.

Le hall de l'hôtel est bondé de sympathisants, de caméras. On se fraye doucement un passage dans l'écume des mots, dans des ressacs d'applaudissements. Un échange fugace mais si précieux, ce qu'on n'avait pu vivre au soir de la demi-finale face aux Gallois, l'établissement ayant cru bon de sécuriser les lieux. Les gens me semblent à la fois tristes et heureux, au diapason de cette finale affreusement belle. Un buffet de restauration a été dressé au sixième étage, dans notre salle de vie. Quelques proches viennent nous y rejoindre, quelques supporters aussi, qui s'ajoutent au décor comme on pénètre dans une cathédrale.

Je monte et descends plusieurs fois l'escalier de l'hôtel pour saluer quelques amis, les remercier tout autant. Mon épouse arrive avec notre aîné Nicolas, après avoir couché nos deux autres garçons dans l'appartement de location qu'elle occupait en ville. Le groupe – joueurs, staff, dirigeants – a maintenant envahi le premier étage, autour du bar baigné d'une musique de fond, puis se répand sur la terrasse, dans les couloirs avoisinants. Je suis avec mon épouse, en train de papoter avec quelques supporters sur les marches de l'escalier donnant vers l'arrière de l'hôtel, quand mon portable sonne.

– Monsieur Lièvremont, le Président voudrait vous parler.

Je fais signe affectueusement à notre petite assemblée de baisser d'un ton.

– S'il vous plaît, chut, c'est le Président !

Les conversations sont suspendues, quelques mots de Nicolas Sarkozy glissent dans mon oreille, me félicitant pour notre parcours. Après le match contre l'Angleterre en quart de finale, après celui face au Pays de Galles, c'est la troisième fois qu'il m'appelle. Il me fait part de son regret de n'avoir pu être présent en raison des tumultes autour de la zone euro. J'ai alors en mémoire les circonstances de notre bref échange après notre succès sur les Anglais, deux semaines plus tôt. Le secrétariat du Président cherchait vainement à me joindre et ce n'est que le lendemain matin, au petit-déjeuner, que Pierre Camou, averti fraîchement de la chose, me tombe dessus. « Marc, tu pourrais rappeler tout de même ! » « Oui, oui, Pierre, mais il était quatre heures du matin, tu comprends... »

Je m'isole. La ligne est limpide. Nicolas Sarkozy me raconte qu'il suit notre parcours, qu'il a regardé tous nos matches avec son épouse, pousse la conversation :

– Vous savez, Marc, je dois être l’homme le plus décrié de la sphère médiatique. Alors, je peux comprendre ce que vous avez vécu et j’ai apprécié la manière dont vous vous êtes battu. À dire vrai, j’ai même jubilé à travers vous lorsque vous en avez remis certains à leur place...

Je me confonds en remerciements, puis le relance :

– Président, si vous me permettez, j’aurais une requête à vous formuler.

– Faites, faites. Tout ce que vous voulez...

– Voilà : quoi qu’il arrive au bout de cette compétition, j’aimerais que vous me fassiez la promesse de ne pas me nommer secrétaire d’État aux sports...

Nicolas Sarkozy se marre au bout du fil.

– Tant mieux. Ça me fera un candidat de moins ! Mais vous feriez pourtant une excellente personnalité politique... J’ai besoin d’hommes de conviction et de courage.

Je raccroche en souriant : merde, j’aurais peut-être pu lui demander autre chose...

La soirée se prolonge, bifurque au petit matin vers un troquet situé non loin de l’hôtel. Le taulier allait baisser le rideau, accepte de rester ouvert pour l’équipe de France. Joueurs, membres du staff, épouses de joueurs, on s’y rend en ordre dispersé. Je déambule aux côtés de mon épouse, de mon fils Nicolas, qui a fêté ses dix-huit ans au début de la Coupe du monde, qu’on va laisser là pour six mois, hébergé chez Nick, histoire d’amorcer une expérience du bout du monde. Sur place, entre deux verres, les groupes se font et se défont. Je n’ai pas faim, discutaille avec Gonzalo Quesada, notre précieux entraîneur argentin, avec Lionel Rossigneux,

notre attachant officier de presse. Il ne doit pas être loin de dix heures maintenant, et notre petit monde est embrumé. Je vois alors Nicolas dans un coin du bar en compagnie de sa mère et je m'approche d'eux. Soudain, ma poitrine se gonfle malgré moi, ma gorge se dilate. Les fluides d'un magma que je croyais refoulé, que je ne peux réfréner, me remontent jusqu'aux yeux. Je les agrippe vite par les épaules, je les resserre sur mes flancs, et ma tête tombe sur les leurs. Je pleure, je chiale comme je n'ai jamais chialé. J'ai lâché tout ce qui me retenait.

On pouvait s'en aller.

Table

<i>Préface. Merci</i>	7
1. <i>Nuit noire</i>	13
2. <i>Décalages</i>	23
3. <i>Comme un gosse</i>	115
4. <i>Crochet intérieur</i>	179
<i>Épilogue. Transmissions</i>	219
<i>Postface. Un petit mot sur Marc Lièvremont</i>	233
<i>Repères</i>	235
<i>Note de l'éditeur</i>	237

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. N° 107924 (00000)
Imprimé en France